

Réveiller la monstrueuse puissance du roman

Contre la toute-puissance de l'autofiction et des « romans en costumes », un collectif de jeunes auteurs réaffirme le roman comme art contemporain

Collectif

Depuis plusieurs années, deux phénomènes inquiétants s'abattent sur les romanciers français : d'un côté les romans *reality-show*, forme dégradée d'une autofiction réduite à des témoignages qui comblent le voyeurisme des lecteurs et le portefeuille des éditeurs. De l'autre, des romans en costumes qui répondent de manière simpliste et passiste à notre besoin de fiction en se bornant à une histoire déjà comprise, sans regarder celle qui est, celle qui vient. Ces formes de romans archi-rebattues empêchent les nouveaux écrivains à la fois de se lancer dans l'invention de nouvelles formes d'écriture et d'exprimer la sensibilité contemporaine.

L'autofiction est née il y a quarante ans. Elle a eu des plumes extraordinaires comme celle d'Annie Ernaux. Mais n'est pas Annie Ernaux qui veut. Aujourd'hui, l'écriture de soi ne produit le plus souvent que des témoignages pathétiques, emballés dans un style digeste, ne trouvant de justification que dans l'étalage de ses petits malheurs. Ne nous y trompons pas : il s'agit bien d'une mode, voire de commandes d'éditeurs, pour des livres où la figure de l'auteur prend plus d'importance que le texte. Nous n'avons plus envie de voir ces romans *reality-show* prendre tant de place dans la sphère médiatique, dans la liste des prix littéraires et finalement dans l'esprit des lecteurs. Assez, donnez-nous de l'air !

Deuxième phénomène : la mode des romans en costumes, qui consiste à ne remettre en scène que le passé. A chaque rentrée littéraire son lot de fresques et d'« exofictions » où jouent, en costumes d'époque, héros, victimes, bourreaux, nazis, à grand renfort de poncifs psychologiques et de descriptions plus vraies que nature. Ce qu'on appelait jadis le roman historique est devenu un filon lucratif, imposant au fil des décennies une littérature du rétroviseur.

Faut-il le rappeler, faire une narration ne suffit pas à faire un roman. Le roman, c'est une voix, un style, ce sont des symboles, des métaphores, une cohérence artistique. Le roman est l'art du mensonge, de l'artifice, de l'imaginaire ; le roman est la recherche d'une forme sensible qui dira le réel d'une manière originale et non simplement individuelle. Pour nous, un roman ne se résume pas à un « pitch », encore moins à un sujet. Et, si écrire a une vertu thérapeuti-

que, elle ne doit pas être centrale. L'important n'est pas seulement de raconter, mais comment on raconte.

Enfin : le roman s'inscrit dans une histoire littéraire. Cette histoire est loin d'être finie. Nous cherchons à la prolonger. Nous voulons continuer ce combat avec et contre la langue. Cette lutte est notre moyen de dire le réel. Sans elle, le journalisme, qui ne peut pourtant pas tout, restera le seul discours pour dire le contemporain.

LA FORCE DE LA FICTION

Ce contemporain est-il si impossible à écrire ? Aujourd'hui, la France se fait dépecer par ceux qui sont censés la protéger, l'Europe se disloque, la Méditerranée est devenue un cimetière. Nous ne comprenons pas tout. Mais c'est dans cette époque et dans ce pays-ci qu'arrivés à l'âge adulte nous écrivons des romans. Nous voulons écrire ce qui n'a pas encore été écrit, ce qui attend d'être compris, mis en mots. Il y a urgence. Alors pourquoi nous, auteurs français, devrions-nous renoncer ? De quoi avons-nous peur ?

Nous sommes romanciers, mais aussi poètes ou dramaturges. Nous sommes encore jeunes. Nous consacrons notre temps à la littérature. Nous voulons écrire des romans parce que, face à cette réalité que certains fuient et que d'autres réduisent à leur nombril, nous pensons que la fiction déplace la réalité : elle a cette double force de mouvoir notre regard sur le monde, et de nous émouvoir. Certes, cela donne souvent des livres déroutants. Mais peut-être que, pour dire notre époque monstrueuse, il faut des romans monstrueux. Des romans qui frôlent la catastrophe, osent la poésie, n'aient pas peur de l'inédit et de l'indicible. Nous voulons réveiller la monstrueuse puissance du roman, capable de « briser la mer gelée en nous » (Kafka). Sinon nous finirons tous reporters, étouffés entre l'autofiction et l'exofiction.

Nous ne formons pas une école. Nous ne sommes pas tous d'accord. Mais quelque chose nous réunit : nous avons envie que le roman ne soit pas juste une marchandise, ni même un moyen-pour-faire-lire-les-gens, mais une affaire brûlante et nécessaire : un art contemporain. ■

J

Aurélien Delsaux, Sophie Divry et Denis Michelis.

Cosignataires : Pierre Barrault, Fabien Clouette, Olivier Demangel, Thomas Flahaut, Quentin Leclerc, Marion Messina, Ariane Monnier, Mariette Navarro, Pia Petersen, Emmanuel Régniez, Benoît Reiss, Stéphane Vanderhaeghe, Antoine Wauters